



# BULLETIN TRIMESTRIEL

JANVIER 2002

## SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE SOISSONS



Surtout de table « œillets perruches » armorié « d'azur à deux croissants adossés d'or ». Vers 1745, époque Chapelle-Malriat.  
Faïence polychrome de grand feu, 48 x 34. Exposition Laon 1883, ancienne collection Berrubé.

Localisation actuelle inconnue

**Société archéologique, historique et scientifique de Soissons**

4, rue de la Congrégation, 02200 Soissons

Téléphone répondeur fax : 03.23.59.32.36

C.C.P. PARIS 5.331-56.Y

Site Internet : <http://perso.wanadoo.fr/sahs.soissons.net>

*Association reconnue d'intérêt général à caractère culturel par la D.S.F de l'Aisne  
le 25.9.1996*

## SOMMAIRE

En couverture : photographie d'une  
faïence polychrome de Sinceny  
aimablement confiée par Mme Soudée.

- 3 - activités pour le premier trimestre.
- 4 - élection du Bureau pour 2002 et informations diverses.
- 5 - les acquis de l'année écoulée pour notre bibliothèque.
- 8 - les faïences de Sinceny, par Mme Chantal Soudée, le 21 octobre.
- 11 - la campagne des Flandres, par M. Gaston Véry, le 10 novembre.
- 17 - visite du cimetière du Père-Lachaise par M. René Verquin, le 17 novembre
- 18 - le château de Cerny-les-Bucy, par M. Christian Corvisier lors de notre conférence-dîner le 14 décembre.
- 20 - offre de la Société d'histoire moderne et contemporaine de Compiègne.

En encart dans ce bulletin :

- appel de cotisation 2002.
- pouvoir à nous retourner en cas d'absence à l'assemblée générale du 20 janvier..

Bulletin conçu  
et réalisé par nos soins  
Dépôt légal janvier 2002  
Tirage : 180 exemplaires

NOS

ACTIVITES

POUR LE

PREMIER

TRIMESTRE 2002

• **dimanche 20 janvier** : assemblée générale annuelle :

- rapport moral par le Président,
- rapport financier par la Trésorière,
- activité de la Fondation du patrimoine,
- questions et informations diverses,
- élection du Bureau pour l'année 2002.

Information, par le Centre archéologique, sur les fouilles effectuées ces dernières années aux environs de Soissons.

La rencontre s'achèvera autour d'une coupe de champagne.

• **dimanche 17 février** : projection, commentée par M. Denis Rolland, des dessins inédits de M. Bernard Ancien qui, pendant près de cinquante ans, fut membre de notre Société, puis secrétaire général et enfin président de 1962 jusqu'à sa disparition en février 1987.

• **samedi 16 mars** : conférence de M. Pierre-Henri Giscard sur les fouilles archéologiques françaises en Mongolie. La mission archéologique française a mené pendant six ans une fouille exhaustive de la nécropole Xion Gnu d'Egiin Gol pendant laquelle elle a acquis une bonne connaissance des pratiques funéraires réservées au peuple Xion Gnu à l'époque du 1<sup>er</sup> Empire des steppes. Cette mission archéologique a entrepris en 2000 et 2001 des fouilles sur le site de Gol Mod. Il s'agit cette fois des tombes des empereurs eux-mêmes ou, tout au moins, des hauts dignitaires de l'Empire.

Ces trois réunions auront lieu, comme d'habitude,  
à 14 heures 30

dans la salle de l'auditorium du Centre culturel de Soissons.

*Voici les activités prévues pour le deuxième trimestre :*

- *le 21 avril : une conférence sur le photographe André Vergnol,*
- *un après-midi de mai : une sortie à Braine et environs,*
- *en juin : notre traditionnelle sortie-pique dans la forêt de Retz.*



**RETENEZ AUSSI UNE INVITATION** : celle du syndicat d'initiative de Vic-sur-Aisne qui propose la visite du village de Mortefontaine le **DIMANCHE 27 JANVIER**. Le rendez-vous est à 9 heures devant l'église et la visite sera commentée par notre Président.

## ELECTION DU BUREAU POUR 2002

Après avoir entendu les rapports moral et financier, l'assemblée générale du 20 janvier aura à élire son bureau pour l'année 2002. Selon les statuts et le règlement intérieur, le Bureau sortant proposera :

1 président	:	M. Denis ROLLAND.
3 vice-présidents	:	MM. Robert ATTAL, Maurice PERDEREAU, René VERQUIN.
1 secrétaire	:	M. Georges CALAIS.
1 trésorier	:	Mme Madeleine DAMAS.
1 trésorier adjoint	:	M. Lucien LEVIEL.
1 bibliothécaire	:	M. Pierre MEYSSIREL.
1 archiviste	:	M. Maurice PERDEREAU.
2 membres	:	Mmes Jeanne DUFOUR et Jeannine VERCOLLIER

Conformément au règlement intérieur, les autres candidats à tous ces postes sont invités à se faire connaître **par écrit** au plus tard huit jours avant l'assemblée soit **avant le samedi 12 janvier**.

Si vous ne pouvez assister à cette assemblée générale, et pour que celle-ci puisse délibérer valablement, **NOUS VOUS PRIONS INSTAMMENT** de nous retourner le pouvoir joint à cet envoi après l'avoir complété, daté et signé.

La traditionnelle coupe de champagne clôturera cette première réunion de la nouvelle année pour laquelle nous vous adressons, dès à présent, tous nos meilleurs vœux.

## INFORMATIONS DIVERSES

**Bienvenue** à deux nouveaux adhérents :

Mme Françoise LEGRAND, de Soissons,  
M. Patrice HUBERT, de Mondeville (14).

**Appel de cotisation pour l'année 2002** : puisque sans changement par rapport à l'an dernier, cet appel est joint au présent bulletin, avec ses deux valeurs arrondies en euros. Pour faciliter la tenue de notre fichier, un retour dans la période proposée nous serait agréable.

**Mémoires de la Fédération** : le tome 2000 vient de paraître ; il est disponible à notre siège ou par envoi postal en échange de 3 € pour frais d'affranchissement. Au sommaire, vous trouverez, entre autres, deux articles de nos sociétaires, l'un de M. Denis Rolland sur les recherches de Bernard Ancien, l'autre de M. Julien Saporiti traçant le portrait de Saint-Marc Girardin dont la bibliothèque constitue aujourd'hui la base de la documentation de notre Société.

**Conférence-dîner** : notre formule de rencontre en fin d'année est toujours appréciée ; plus de quarante de nos sociétaires sont venus écouter M. Christian Corvisier pour se plonger avec intérêt dans le passé du château de Cerny-les-Bucy. L'essentiel de cette conférence est repris page 18.

# *Les acquis de l'année écoulée*

## *pour notre bibliothèque*

### **1) ouvrages achetés :**

- annuaire du département de l'Aisne de diverses années entre 1837 et 1901.
- noms de lieux de Picardie, de Jacques Chaurard et Maurice.
- vieilles maisons françaises, n° 172.
- le froment et la futaie, par Yves Hamelin, Georges Parmentier et Roger Le Guen.
- mémoire photocopié sur Moisy-le-Temple.
- index général 1978-1999 de la revue L'Histoire.
- l'art gothique dans l'Oise et ses environs.
- les carnets de l'aspirant Laby, médecin dans les tranchées.
- Picardie gothique autour de Laon et de Soissons, par Dany Sandron.

### **2) ouvrages offerts :**

- par l'A.G.I.R. Pic. A Amiens :
  - l'église St Georges de Glennes.
- par l'auteur, Mlle Paulette Bihet :
  - Soissons au XX<sup>e</sup> siècle : ses commerces après la 1<sup>ère</sup> guerre mondiale.
- par l'auteur, M. Ghislain Brunel :
  - la présence latine en Orient au Moyen-âge.
- par M. Roland Guerre :
  - revues Pouvoirs : n° 24 le maire, n° 37 la Grande Bretagne, n° 42 la tradition politique, n° 48 Europe 1993.
  - le mouvement social n° 44-61, espaces temps n° 14/15.
  - lettre ouverte aux bradeurs de l'histoire, par Pierre Miquel.
  - revue Monuments historiques n° 142, 146, 159, 161, 195.
  - revue L'Histoire n° 12, 22, 25, 74, 93, 102, 110, 121, 124, 128, 132, 138, 139, 176, 179, 183, 195, 206, 209, 211, 222, 223, 244, 245, 247, 248 à 252, 253 à 257.
  - l'argent, l'amour et la mort, par Le Roy Ladurie.
  - le temps des cathédrales, par Georges Duby.
  - pour un autre Moyen-âge par J. Le Goff.
  - les maîtres de vérité dans la Grèce archaïque.
  - collection Que sais-je : l'Islam, l'avenir de l'agriculture française.
  - le métier de lire, par Bernard Pivot.
  - les Grecs ont-ils cru à leurs mythes, par Paul Veyne.
  - histoire économique de l'occident médiéval, par Guy Fourquin.
  - le Royaume uni et la République d'Irlande, par Claude Chaline.
  - dictionnaire de la civilisation romaine, par J.C. Fredouille.
  - l'Occident aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, par J. Heers.

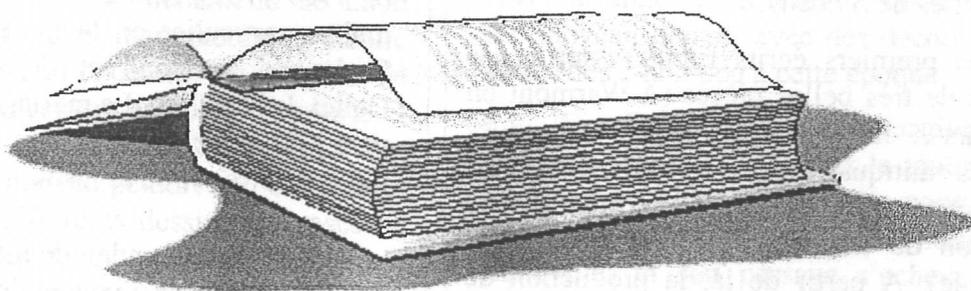
- les Gaulois, par Régine Pernoud.
- les origines de la pensée grecque, par J.P. Vernant.
- l'invention de la mythologie, par Marcel Détiéne.
- géopolitiques des régions françaises, par Yves Lacoste.
- ainsi que de nombreuses revues, rapports et dossiers divers.
- par M. Yves Gueugnon :
  - le monde du silence, par Cousteau.
  - le drame de Ste Hélène, par Castelot.
  - les compagnons de la Forêt Noire et l'Orient perdu, par Michel Droit.
  - division Brandebourg, de Berthold.
- par l'auteur, Mme Monique Judas-Urschel :
  - un site historique 9 rue de Panleu.
- par le Docteur Jean Lefranc, président de la Sté historique de Noyon :
  - Noyon, 2000 ans d'histoire.
  - Noyon dans la tourmente révolutionnaire, par Jean Goumard.
  - Noyon dans la Grande guerre.
- par M. Jacques Legrand :
  - le département de l'Aisne, par A. Fiette,
  - ainsi que divers documents concernant la politique soissonnaise et des traductions de correspondances avec les autorités allemandes pendant l'occupation 40-44.
- par Mme Suzanne Liétoir :
  - le monument des trois instituteurs de l'Aisne.
  - biographie de Richard Cœur de lion.
- par M. Denis Roland :
  - tome 5 de l'abrégé chronologique de l'histoire d'Espagne, par Desormeaux.
  - la vallée de l'Aisne, de Berry-au-bac à Compiègne, par Marcel Bertrand.
  - beautés du spectacle de la nature, par Pluche.
  - le siècle apostolique, par E. de Pressensé.
  - la population de l'Aisne, par J. Ferry.
  - le monde illustré, février 1920.
  - verre et merveilles.
  - l'architecture de dommages de guerre.
  - campagnes des Français sous le Consulat et l'Empire (2 tomes).
  - l'escadron de Gironde, par R. Chambe.
  - la vente des biens ecclésiastiques, par Le Carpentier.
  - archéo TGV, par Henri de Saint Blanquat.
- par M. Guy Serra :
  - 14-18 mourir pour la patrie (collection « L'Histoire »).
  - les poilus, par Pierre Miquel.
  - les fusillés de la Grande guerre, par Nicolas Offenstadt.
  - biographies : Simenon, par Pierre Assouline, Pierre Lazareff, par Yves Courrière, Albert Camus, photos de Catherine et Jean Camus, texte de Alain Vircondelet.
- par M. René Verquin :
  - différentes brochures sur : les Saintes-Maries de la mer, l'abbaye du Mont Saint Michel, l'abbaye de Cluny, sanctuaire de Ste Anne d'Auray, Innsbruck, Rembrandt, Toulouse-Lautrec.
  - manuel d'histoire de la littérature grecque, par A. et M. Croiset.

- le cabinet des fées ou collection choisie de contes de fées et autres contes merveilleux.
- petit catéchisme du diocèse de Soissons.
- chronique du règne de Charles IX, par Prosper Mérimée.
- d'une prison à Versailles, par Pamela Hill.

### 3) ouvrages reçus dans le cadre d'échanges :

- comptes-rendus et mémoires, tome 37, de la Sté historique de Noyon.
- annales historiques compiégnaises n° 81-82 et 83-84.
- bulletin n° 264 de la Sté historique de Noyon.
- revue historique et archéologique du Maine, n° 20/2000.
- mémoires n° 193 (1998-1999) de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon et de France-Comté.
- études noyonnaises n° 265.

*Rappelons que tous les ouvrages de notre bibliothèque peuvent être consultés - et même, pour la plupart, empruntés - lors des permanences à notre siège, rue de la Congrégation à Soissons, les mercredis et samedis de 16 à 18 heures.*



# Les faïences de Sinceny (1737-1887)

(conférence de Mme Chantal SOUDÉE-LACOMBE le 21 octobre 2001)

Si les faïences de Sinceny (Aisne) ne se classent pas dans le peloton de tête de la production française (Nevers, Moustiers, Rouen, Marseille, Strasbourg et Lunéville), elles sont très avantageusement placées tout de suite après, en compagnie de celles, œuvres de créateurs céramistes, qui ont un style propre comme Lyon, Lille, Saint Amand, Aprey, Meillonas ...

La reconnaissance est venue assez lentement, depuis les années 1855-1860 où des médecins locaux commencèrent à récolter, chez leurs patients et amis, des faïences qui n'intéressaient plus personne et de qualités diverses. De temps en temps, une faïence hors du commun les surprenait et aiguïsait leur curiosité. C'est ainsi qu'ils redécouvrirent progressivement la marque de Sinceny – un S bleu entre deux points ou deux tirets – puis une production et une histoire qui débutaient en 1737 et que tout le monde avait oubliées. A l'époque, nos aïeux n'aimaient que les décors « à la corne » de Rouen aux couleurs éclatantes et goûtaient moins les harmonies plus subtiles de Sinceny.

Les premiers écrits firent ressortir des placards de très belles pièces (A. Warmont en 1864 puis J. et G. Lecocq en 1877), vendues chez les antiquaires, et les collections se multiplièrent. Laon fut le théâtre d'une grande exposition de ces amateurs locaux en 1883 (catalogue). A partir de là, la production de Sinceny fut de plus en plus connue et appréciée, culminant avec l'exposition générale de 1932 au Pavillon de Marsan à Paris dont la trace est restée grâce au « Répertoire de la Faïence française » (1935) qui en montre les plus beaux spécimens. Avec l'aide de leurs conservateurs, nous avons exposé aux musées de Saint-Omer (1990) et de Laon (1993), d'abord des faïences de grand feu du 18<sup>e</sup> siècle puis un aperçu de l'ensemble de la production des 18<sup>e</sup> et 19<sup>e</sup> siècles (catalogues).

Mais cette renommée eut son revers car, outre des extrapolations historiques

hasardeuses, on se mit à comparer Rouen et Sinceny comme deux centres presque égaux, oubliant qu'il y avait une dizaine de fabriques à Rouen et une vingtaine d'autres dans l'orbite de Rouen, souvent dirigées par d'anciens ouvriers de cette ville (Bretagne, Flandres, région parisienne, Lorraine, Touraine, etc.) en regard d'une seule à Sinceny. Les destructions des guerres de 1870 et surtout celles de 1914-1918, enfin celles de 1940-1945, réduisirent encore la quantité de faïences de Sinceny par rapport à celles de « Rouen ». C'est ainsi que le rapport doit maintenant s'établir, pour le 18<sup>e</sup> siècle, à un « Sinceny » pour cinquante « Rouen », proportion qu'on retrouve d'ailleurs en ventes publiques où la plupart des pièces annoncées de « Sinceny » n'en sont pas.

## HISTORIQUE

Les fondateurs de la manufacture de Sinceny furent le châtelain du lieu, Jean-Baptiste FAYARD (v.1683-1762) et son épouse Michelle Marie-Jeanne LE PICART (v. 1705-1782), fille de Pierre-Louis Le Picart, maître particulier en la maîtrise des Eaux et Forêts de Soissons et de Jeanne-Françoise Collet de Beaulieu. Le mariage dut être célébré vers 1725 à Soissons ou dans les environs mais il n'a pu être retrouvé jusqu'à présent.

Fayard descendait de marchands drapiers puis banquiers de Lyon et de Paris, riches un temps. Le père de Fayard avait acheté des lettres de noblesse puis la terre et seigneurie de Sinceny à la fin du 17<sup>e</sup> siècle et vivait dans un hôtel de la place Louis le grand (Vendôme), luxueusement meublé où Jean-Baptiste Fayard prit goût aux beaux objets. Mais les spéculations liées au Système de Law et les dots énormes de ses sœurs écornèrent tant la succession paternelle qu'il n'eut plus que la ressource de vivre à Sinceny, tous biens hypothéqués. Peu doué pour la finance, il avait préféré le métier des armes dès ses dix-sept ans et termina une belle carrière militaire avec

la croix de Saint Louis et le grade de lieutenant-colonel de son régiment.

Pendant les heureuses années du début du règne de Louis XV, sous le ministère Fleury, le percement du canal de Picardie allait faire communiquer le bassin de l'Oise avec celui de la Somme, ouvrant ainsi de nouveaux marchés. Un grand remue-ménage local, l'envie d'investir « les débris de sa fortune » dans une entreprise concrète et de donner de l'ouvrage à la population pauvre de Sinceny motivèrent Jean-Baptiste Fayard, d'autant que l'on découvrait en 1733, dans le parc de son château, un gisement d'argile « inépuisable ».

Mais la guerre de Succession de Pologne arrêta ses projets jusqu'en juillet 1736, date à laquelle il prit sa retraite, fort de la promesse de Sa Majesté, en remerciement de ses services, « d'autoriser la création d'une manufacture sur ses terres de Picardie ». Il s'associa à un ami qui lui procura les liquidités nécessaires à la construction de la manufacture et le processus put s'engager : lettres patentes royales expédiées en février 1737, arrivée au printemps de Denis Pierre Pellevé, le faïencier rouennais en charge du chantier, puis du premier tourneur à l'automne, les autres ouvriers suivant en 1738 et 1739.

En mars 1739, un bénédictin de Laon visite et décrit cette manufacture « établie depuis peu... dans l'enceinte du château de Sinceny » (emplacement actuel de la mairie et de la ferme à la suite) où « douze peintres sont occupés à dessiner et peindre de différentes couleurs et en différents dessins les vases de faïence, vaisselles délicates et très légères... ». Il affirme que cinquante familles en vivent déjà et que les ouvriers (spécialisés) sont venus de Rouen.

Hélas, en peu de temps, les malheurs vont s'accumuler : les deux fours neufs s'effondrent, Fayard reprend du service à l'armée et le Directeur Pellevé, de son côté, retourne à Rouen au début de 1742. Néanmoins, la jeune « dame » de Sinceny fait magnifiquement front dans l'adversité et, avec l'aide d'un des plus grands peintres de Rouen, Pierre Chapelle, et d'un nouveau directeur, Léopold Malriat qui va rester en poste de 1743

à la fin de 1781, elle va gérer sa manufacture avec une réussite totale.

Ce sont alors les très grandes années de Sinceny (1741-1751), une production splendide influencée par les porcelaines japonaises dites « kakiémon », copiées aussi à Saint-Cloud et à Chantilly, ou chinoises de la « famille verte » puis « rose », des décors rocailles ou historiés où les couleurs de grand feu et en particulier le jaune et le rouge de fer, très difficile à obtenir, s'harmonisent avec un art consommé aux bleus, verts et violets/mauves de la palette. La composition est souvent savante, et pourtant renouvelée et multiple, car les peintres de Sinceny varient la pose des motifs à l'infini. C'est cette liberté et cette fantaisie qui valent à Sinceny sa renommée car, à la même époque, Rouen, victime de pratiques pré-industrielles, commence à figer ses compositions en quelques décors (« au carquois », « au léopard fléché », « au cornet de Chine », « à la guivre », « à la corne », etc.) strictement répétitifs.

Cette belle dynamique sera brisée par le passage de la famille de Claude Borne, autre très grand peintre de Rouen, en 1750-1751, qui débauche une bonne partie du personnel pour aller travailler à Tournai. La guerre de Sept Ans n'arrange rien et il faut attendre 1763 pour un nouveau départ, avec des décors de fleurs naturelles à la mode à cette époque.

Les Fayard gardent la gestion de leur fabrique jusqu'en 1774 puis la louent mais le « fermier » Chambon s'endette pour fabriquer du « petit feu » (à la façon de Strasbourg et Lunéville) et son passage s'achève par une énorme faillite en 1790.

Les Fayard garderont leur fabrique jusqu'en 1848. Le 19<sup>e</sup> siècle aura une production plus simple mais savoureuse quant aux pièces peintes, avec toujours beaucoup de variété dans les faïences patronymiques faites sur commande et livrées loin à la ronde par des colporteurs. On fabrique aussi des faïences « au bateau de Seine » pour les mariniers de passage à Chauny et des pièces affirmant des convictions politiques, de toutes tendances d'ailleurs. La faïence blanche ou commune continue de former l'essentiel de la



Bassin à «l'immortelle» taoïste, vers 1740-1745, époque Chapelle-Malriat. Faïence polychrome de grand feu marquée. Exposition Laon 1883  
Ancienne collection Fouquet. Localisation actuelle inconnue (photo Chantal Soudée).

production. La fin du 19<sup>e</sup> siècle, avec l'engouement des amateurs pour les faïences à l'ancienne révélées par les historiens, verra la fabrication de copies de... Rouen « à la corne »

Les derniers fours s'éteignent en 1887 dans une filiale de la manufacture du château qui, elle, avait brûlé en 1886.

Chantal SOUDÉE-LACOMBE.

# La campagne des Flandres : 10 mai-4 juin 1940

telle que vécue par M. Gaston Véry et racontée le 10 novembre 2001

Tenter de faire, soixante et un ans après, une communication sur les combats des Flandres du 10 mai au 4 juin 1940, soit 25 jours de campagne, serait-ce puéril ?

En juin 1944, le général Leclerc déclarait : « *on a bien honteusement calomnié le combattant de 1940* ». Le général de Gaulle, dans son appel du 18 juin 1940, motiva cette défaite : « *ils ont cependant, dans leur malheur, endossé cette responsabilité qui incombait à d'autres* ».

Notre objectif serait que, de cette communication de faits d'armes valeureux des armées, de la Meuse à la mer, durant 25 jours, s'ensuive de la reconnaissance, car ils assurèrent :

- l'embarquement de 350.000 combattants aguerris,
- le blocage des troupes nazies à l'ouest des Flandres,
- le premier échec d'Hitler, suivi des pertes de la Luftwaffe lors des bombardements de Londres et des centres industriels de l'automne qui stoppèrent ses espoirs de l'envahissement de la Grande Bretagne.

Ce fut le 1<sup>er</sup> septembre 1939 qu'Hitler envahit la Pologne ; le 3 septembre, la France et l'Angleterre déclarent la guerre à l'Allemagne. L'armée française, qui était en manœuvres dans les camps, réintègre les casernements pour recevoir les mobilisés. Tant bien que mal, avec des moyens de transport réquisitionnés, (j'avais un camion Cinzano), les unités formées arrivent aux cantonnements proches des positions de défense. C'est ainsi que ma batterie, la 9<sup>ème</sup>, fut transférée du col du Mont Cenis à Hazebrouck où il gela aussi en ce mois de novembre 1939.

Une longue attente commençait pendant laquelle le maintien physique et moral de la troupe était entretenu par des séances d'exercices physiques, d'instruction et d'entraînement militaire . La municipalité de Vieux Berquin nous ayant mis à disposition une salle chauffée pour la lecture, la correspondance et quelques conférences tant professionnelles qu'intellectuelles, pendant que d'autres disputaient d'interminables parties de cartes dans les « estaminets » ou les dortoirs.

Que faisaient pendant ce temps-là le haut commandement et les états-majors ?

Alors que la Pologne avait capitulé en un temps record (24 jours, la blitzkrieg), les Français pénétraient à la frontière est (forêt de Warndt) ; ils furent stoppés par le commandement aux abords de la ligne Siegfried, leur enlevant tout espoir et suscitant incompréhension et déception des soldats en première ligne.

La situation des forces françaises se présentait de la façon suivante :

- le groupe d'armée (GA n° 1) commandé par le Général Billotte couvrait la frontière de Bray-Dunes à Longwy où des équipes de soldats construisaient des blockhaus supplémentaires.

-le groupe GA 2 commandé par le général Prételat occupait la ligne Maginot jusqu'au Rhin.

En avril 1937, la France et l'Angleterre avaient publié une déclaration de maintien d'assistance à la Belgique qui aurait été concrétisée par la manœuvre « Escaut ».

En novembre 1939, la Belgique propose de substituer à la manœuvre « Escaut » la manœuvre « Dyle », jalonnée par la Dyle, Gembloux et Namur. Cette ligne de défense du GA n° 1 exige des déplacements de 300 à 80 km , ce qui devait provoquer le retard des troupes à pied.

D'autre part, pour porter assistance aux Hollandais, ceux-ci demandent un plan « Bréda » rattaché à la position fortifiée d'Anvers, plan consenti par le Général Gamelin, généralissime.

Les généraux concernés par ces plans soumettent des conditions à leurs réalisations :

- renforcement des lignes de défense « Dyle » et « Bréda »,
- occupation de ces lignes de défense, en attente de la relève par les unités françaises en coordination entre les instances gouvernementales et militaires, sinon recours au plan « Escaut ».

Les officiers d'état-major français en contact officieux avec leurs homologues belges et hollandais attendirent en vain une coordination entre les gouvernements.

A l'aube du 10 mai 1940, sans aucun signe avant-coureur – bien que des informations émanant des cabinets ministériels étaient connues mais non considérées comme crédibles par le généralissime, – l'ensemble de l'armée allemande attaque sur tous les points sensibles du front nord-est : aviation de reconnaissance, de bombardements, de parachutages, troupes terrestres de toutes catégories. Toutes les unités françaises du front, à l'exception des permissionnaires, sont mises en situation d'alerte n° 1. A Sec-Bois où nous sommes en cantonnement, nous sommes réveillés par des explosions lointaines. Un avion anglais poursuit un avion allemand en difficulté qui atterrit dans un pré, à côté d'une ferme, sur le territoire de Borre. Les aviateurs allemands sortent de leur avion en feu, s'en écartent, alors que déjà des villageois s'en approchent ; les aviateurs préviennent, par signes, du danger que causent les bombes amorcées de l'avion. Mon capitaine et trois officiers arrivés sur les lieux tentent d'écarter la foule quand l'avion explose. J'accours sur les lieux du drame : vision apocalyptique de corps mutilés de militaires et de civils, hommes, femmes et enfants. Je perçois un appel : « Véry, dans quel état je suis ! » ; c'est Legoubin, un bras et une jambe arrachés. Près de lui, le lieutenant Duchêne affreusement éventré... Je me revois les transportant dans une camionnette et les déposant dans un couloir encombré de brancards de l'hôpital d'Hazebrouck. Il y aurait eu une centaine de tués dont notre capitaine, deux officiers, trois hommes de la batterie et une centaine de blessés dont un lieutenant, quatre sous-officiers et neuf de nos hommes. C'est ainsi que de l'enthousiasme à la vue d'un avion abattu je passais à la réalité de la guerre.

Depuis septembre 1937, en tant qu'appelé du contingent, j'appartenais au repérage d'artillerie qui avait pour mission de déterminer la position de l'artillerie ennemie. Ce repérage se faisait soit par l'observation terrestre, soit par les ondes de son émises par les tirs adverses. Nous étions répartis par batteries ; ma batterie, la 9<sup>ème</sup>, occupait la section nord de Bray-Dunes à Hazebrouck, front de la 7<sup>ème</sup> armée.

Dans la nuit du 12 au 13 mai, nous partons vers la Hollande, toujours dans le véhicule Cinzano transformé en camion militaire camouflé que je suis obligé de conduire tous feux éteints car notre chauffeur est inapte la nuit et ses zigzags causaient trop d'émotion à mes hommes. Cette étape se termine à côté de Termonde où nous cantonnons en attente d'ordres. Le 15, notre capitaine, en reconnaissance à l'est de St Niklaas, se trouve en contact, à vue, avec des Allemands. La batterie reçoit l'ordre de se rendre à Adegem. Au retour, le capitaine nous dit que les Allemands ont bombardé des quartiers d'habitation de Rotterdam le 14 mai, que le commandant des troupes hollandaises a capitulé et que la reine avait quitté son pays le 13 pour l'Angleterre. Le capitaine apprend aussi que la Meuse a été traversée à Maastricht par les Allemands. En cinq jours de guerre, les Hollandais ont perdu 2.000 hommes, perte comparable pour les Allemands ainsi que 500 appareils de la Luftwaffe au cours d'expériences de débarquements massifs.

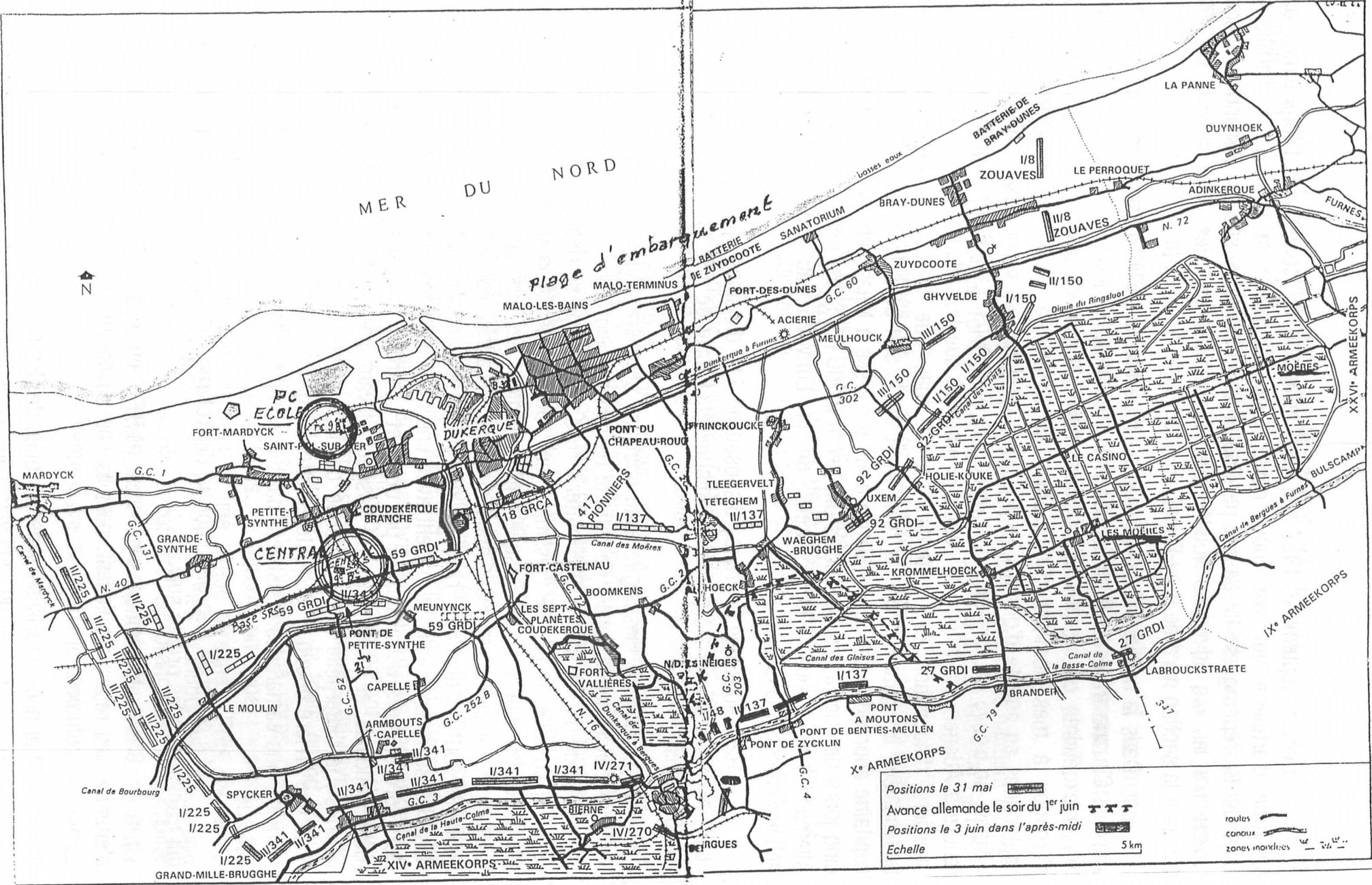
Rappelons que la France disposait de 115 divisions plus 36 étrangères, 2.000 chars et 1.000 avions alors que l'Allemagne était forte de 135 divisions, 7.000 chars et 5.000 avions.

Le port de Flessingue avait subi une première attaque aérienne le 11 mai qui eut pour conséquence l'ordre de retraite du général Georges vers l'ouest, en liaison avec l'armée belge. Le 17 mai, la 9<sup>ème</sup> batterie reçoit l'ordre de se déployer à l'embouchure de l'Escaut, en face de l'île de Flessingue sur l'aérodrome de laquelle atterrissent de gros avions de transport et sur lesquels nous réglons les tirs du 115<sup>ème</sup> R.A.L. (artillerie lourde). A plusieurs reprises, nous sommes encadrés par des salves ennemies. Les habitants sont hostiles aux Français ; des coups de feux sont tirés sur des soldats isolés. Nos chasseurs ardennais se battent avec une bravoure extrême mais sont à la limite de leurs forces. Alors que j'étais en patrouille et contrôlais un estaminet, au carrefour de la route nationale et d'une rue, un suspect devant une fenêtre notait le passage des troupes ; je l'interpelle et lui ordonne de nous suivre au P.C. Notre capitaine découvre dans une arrière boutique un poste émetteur à grande puissance encore chaud. Au même moment, nos camarades résistaient dans le complexe fortifié de Breda, d'Anvers et de la Zélande.

Le générale Georges informe discrètement de la situation critique du GA 1 et fait transmettre les ordres suivants :

1°) à la British Expeditionary Force (B.E.F.) en position victorieuse sur la Dyle, d'effectuer un repli vers l'ouest, dans la nuit du 15 au 16, où ils seront gênés par les convois de réfugiés.

2°) à la 1<sup>ère</sup> armée victorieuse dans la trouée de Gembloux, où sont mes camarades de la 11<sup>ème</sup> batterie, d'effectuer un repli vers l'ouest, en plein exode de population.



MER DU NORD

plage d'embarquement

Positions le 31 mai

Avance allemande le soir du 1<sup>er</sup> juin

Positions le 3 juin dans l'après-midi

Echelle 5 km

routes

canaux

zones inoccupées



3°) quant à la 9<sup>ème</sup> armée en difficulté, où sont mes camarades de la 10<sup>ème</sup> batterie commandée par le général Giraud, épuisée par ses nombreuses batailles lors des traversées de la Meuse par les Allemands au barrage de Houx et au sud de Sedan, elle est rattachée aux armées de défense de la frontière ouest des Ardennes par l'opération dénommée « coup de faux ».

Revenons à mon itinéraire. Le 21, nous recevons l'ordre de nous replier immédiatement, une colonne de blindés menaçant de nous couper. Nous traversons Bruges sous les bombardements et nous cantonnons à Vosseslag, à côté Du Coq. De repliements en repliements, nous arrivons à Ramskapelle près de Furnes où, à plusieurs reprises, les fusées jalonnant l'avance ennemie éclatent à quelques mètres de nous. Plusieurs de nos hommes sont blessés. Ce jour-là, le 25, des stukas en noria nous attaquent sur une route droite sans arbres. Les Belges entassent leurs morts sur un chariot et abandonnent le tout. Nous recevons l'ordre d'établir une base au sud de Dunkerque. Le 28 mai, réveil à 1 heure, départ immédiat pour Saint Idesbalde, station balnéaire. Nous entendons des avions qui nous font nous précipiter dans un fossé. Avec deux de mes camarades, nous nous allongeons côte à côte, une bombe éclate à un mètre de nous. Refay et moi, nous nous relevons ; notre camarade Dubourg gît sur le sol, seul un petit éclat apparaît sur sa tempe, il a été tué entre nous deux.

Nous apprenons que l'armée belge vient de capituler.

C'est alors que ma 9<sup>ème</sup> batterie reçoit l'ordre de se rendre au Perroquet où nous rencontrons la 11<sup>ème</sup> batterie qui attend l'embarquement. Dans une atmosphère de déroute, nous nous trouvons dans de gros embouteillages ; il nous est impossible d'avancer et nous nous rangeons sur le bas-côté. Notre capitaine reçoit l'ordre d'un commandant du génie de saboter le matériel ramené au complet à grand peine. A ce moment, des Anglais embarquent à La Panne dans un ordre parfait et interdisent l'accès aux Français. Des avions allemands passent sans arrêt, bombardent Dunkerque mais pas les dunes qui fourmillent d'hommes. Pendant ce temps, le commandant de batterie va à l'état-major mettre la batterie de repérage à la disposition de la défense de Dunkerque dans l'objectif de l'opération « Dynamo » qui, depuis le 24 mai, a pour mission de retarder l'avance allemande afin de permettre l'embarquement des Français. A cette date, Hitler, désormais certain de la victoire, ordonne à ses chars de stopper leur avance, redoutant leur enlèvement dans les canaux de la Basse Colme (à l'est), de la Haute Colme et dans les marais « les Moères ». Le 26, il revient sur cette décision mais la défense de Dunkerque a bénéficié de deux journées de répit. L'opération « Dynamo », forte de 10 à 12.000 hommes, mise en œuvre par la Royal Navy et commandée par l'amiral Abrial et le général Fagalde, rassemblait les troupes qui avaient pu s'échapper de l'encerclement lors des combats de Bouchain et d'Haubourdin-Lille. Les malheureuses troupes encerclées durent capituler faute de munitions ; en compagnie du général Prioux, elles reçurent les honneurs militaires des Allemands à Lille.

Ma batterie va s'installer à St Pol, dans une école, à proximité de réservoirs en flammes après avoir traversé Dunkerque sous les bombardements. Le 29, nous recevons l'ordre de déployer la section d'observation (SROT) le long des canaux. Le soir, à 22

heures, nous devons déployer la section de repérage par le son (SRS) qui fonctionnera le 30 à 18 heures. Sous un bombardement continu, le central et son matériel sont installés dans les caves du château de Petite Synthe et les lignes téléphoniques sur 4 à 5 km. Les Anglais passent près de nous, en colonne un par un, vers l'embarquement. On entend des bateaux de munitions exploser dans le port, ce qui rationne notre artillerie. Le 1<sup>er</sup> juin, nous repérons une pièce allemande de gros calibre qui tire sur le port de Dunkerque, la base « SROT » doit se replier à hauteur de la « SRS ».

A partir du 2 juin, nous sommes soumis à un tir de harcèlement, nos lignes sont coupées sans arrêt, la « SROT » cesse de fonctionner et envisage l'utilisation des phares du port comme observatoires ; la « SRS » continue à nous donner des renseignements car elle a utilisé la voie ferrée parallèle à notre base comme ligne téléphonique. Le 3 juin au matin, le cercle autour de Dunkerque n'a plus que 4 à 5 km de rayon. A 14 heures, ordre est donné aux postes de se replier sur le central, de détruire le matériel et de nous trouver sur la place de St Pol à 22 heures pour embarquer car nous sommes à 150 mètres des Allemands.

Je ne peux me résigner à détruire l'hyperbolographe dont j'ai été le manipulateur durant ces 3 jours ; je le fais déposer dans un trou d'homme et recouvrir de sable. En octobre 1986, sur les lieux inchangés, des recherches sont effectuées avec l'amicale collaboration du chef d'escadron Froget, du capitaine des pompiers Vanhoutte, (sapeur en service en 1940), de mon camarade Ruguet, lieutenant de la 9<sup>ème</sup> batterie, professeur à Lille ; elles sont restées vaines.

Nous nous rendons sur la plage, lieu des embarquements où se trouvent les dernières troupes, environ 40.000 hommes, derniers militaires de la poche de Dunkerque, à l'exception de quelques éléments qui ont pour mission de protéger le dernier embarquement programmé à minuit. Peu après le départ d'un de ces bateaux, une forte explosion retentit au large ; nous apprenons par la suite que le bateau a heurté une mine.

Nous attendons en vain jusqu'à 5 heures du matin ; aucun bateau ne s'est présenté. A 5 heures, ordre nous est donné de n'offrir aucune résistance et de se considérer comme prisonniers, la reddition de la ville ayant été conclue.

Nous détruisons nos armes ; nous sommes autorisés à tenter notre chance. Sans attendre, notre groupe du central « SRS » prend la direction du sud, marche jusqu'au soir. Le lendemain matin, nous prenons un repas dans une ferme isolée. Après quelques heures de marche, nous sommes, comme beaucoup d'autres, arrêtés par les Allemands et, la rage au cœur, nous formerons, le soir même, une colonne qui s'ébranlera vers l'est, direction Aix-la-Chapelle.

Gaston VÉRY.

# Visite au cimetière du Père-Lachaise à Paris le 17 novembre 2001.

Sur une invitation de M. Jacques Bernet, dévoué secrétaire de la Société historique, moderne et contemporaine de Compiègne, quelque vingt sociétaires de Soissons se sont mêlés à ceux de Compiègne.

La journée avait d'abord été attristée par l'annonce du décès de Claude Parisot, jeune maire de Soissons. Ceux qui avaient choisi la SNCF pour se déplacer durent prendre l'autocar jusqu'à Crépy-en-Valois pour cause de travaux entre Soissons et Villers-Cotterêts ; ceux qui avaient choisi la RATP subirent un retard de dix minutes pour cause de suicide.

Malgré ces retards, nous fumes chaudement accueillis par MM. Bernet et Saponi. Nous avons pu suivre alors les commentaires de M. Christian Charlet, remarquable historien des

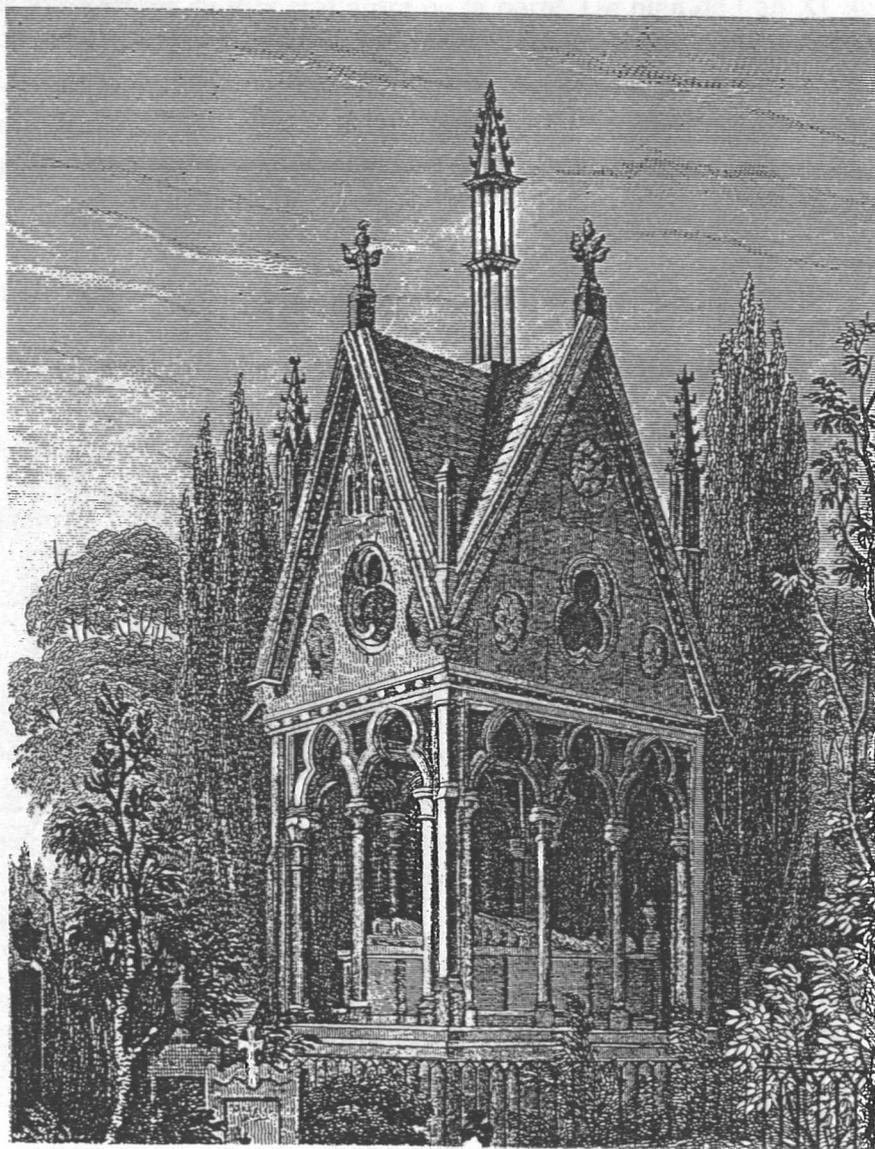
cimetières parisiens. Il sut mettre en évidence ce qu'il y avait d'histoire, d'orgueil et d'humilité, de bassesse ou de grandeur dans l'édification par certaines familles de ces tombes et cénotaphes.

Entre autres anomalies, nous avons pu admirer la tombe de l'auteur des *Trois mousquetaires*, du *Comte de Monte-Cristo*, de *la Reine Margot*, de *la Dame de Monsoreau*, etc. qui n'est pas Alexandre Dumas, comme nous l'avons toujours cru, mais Gustave Marquet. M. Charlet nous rassura tout de suite : il ne s'agissait que du « nègre » de Dumas !

Après un repas à l'italienne préparé par un égyptien copte, tout le monde se sépara avec le grand désir de revenir compléter cette quête d'histoire.

Remercions notre sociétaire, M. Julien Saponi, de nous avoir organisé cette visite.

René VERQUIN.



Le monument d'Abélard et Héloïse



Le château de Cerny-les-Bucy vers 1875 d'après un dessin d'Amédée Piette (doc. Archives départementales de l'Aisne).

# Le château de Cerny-les-Bucy

(conférence de M. Christian Corvisier  
lors de notre dîner du 14 décembre 2001)

Le village rural de Cerny, situé à peu de distance de Laon, aux confins de la plaine céréalière et du massif forestier de St Gobain, ne se signale guère que par la tour maîtresse qui seule subsiste de son château et forme, avec la modeste église paroissiale voisine, un noyau médiéval affirmé.

La famille seigneuriale ardennaise de Suzanne entra en possession du fief de Cerny au début du XV<sup>e</sup> siècle, prenant la suite d'une famille éponyme, et fit vraisemblablement entreprendre, dès cette époque, la reconstruction du château comme en attestent les armoiries encore lisibles au manteau d'une des cheminées de la tour.

Connu dans son état de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle par une gravure de la *Topographie française* de Claude Chastillon, ingénieur topographe du roi Henri IV présent au siège de Laon (1594), ce château offrait, à l'en croire, une enceinte quadrangulaire flanquée de grêles tourelles circulaires aux angles, au milieu des faces et de part et d'autre de la porte. Un plan de l'an XI, sur lequel ne figurent plus que deux tourelles de flanquement, permet d'évaluer les dimensions de l'enceinte à environ 50/45 m., ce qui permettait d'adosser autour d'une unique cour à la fois les logis résidentiels et les bâtiments agricoles. L'ouvrage d'entrée qui existait encore en 1850 prenait l'apparence d'une simple tour-porte carrée d'aspect archaïque, sans tourelles.

La tour maîtresse carrée de 11 mètres de côté, bien conservée malgré la dépose de son toit en 1973, occupait, dans un axe oblique, un angle de cette enceinte dont elle était détachée par un fossé particulier franchi par une passerelle à pont-levis. Cette disposition est caractéristique d'un certain renouveau au XV<sup>e</sup> siècle de modèles mis à la mode au début du XIII<sup>e</sup> siècle par les châteaux royaux de Philippe-Auguste. Enceinte rectangulaire à tourelles de flanquement circulaires et tour-maîtresse détachée se trouvent en particulier dans le Tardenois au château de Nesles-en-Dôle, construit par Robert de Dreux, cousin du roi, dans les années 1220. Toutefois, à la différence des tours-maîtresses *philippiennes*, toutes de forme cylindrique, celle de Cerny adopte un plan carré qui, mieux adapté à l'usage résidentiel, était revenu à la mode dès le règne de Charles V. A Cerny comme ailleurs, ces châteaux gothiques de la fin du Moyen-âge étaient porteurs d'une forte symbolique féodale par l'affirmation de la tour.

L'aspect extérieur de cette tour, malgré le couronnement à mâchicoulis qui formait des échauguettes aux angles et le grand comble à forte pente, est nettement archaisant avec sa porte à linteau sur corbelets (jadis pourvue d'un petit pont-levis) et ses rares fenêtres géminées rustiques sommées d'arcs de décharge, ses jours en archères. Le caractère défensif est affirmé ; on note la présence d'une poterne en fond de fossé reliée à un souterrain sous la cour. L'emploi exclusif de carreaux de grès, matériau frustre, explique en partie cela. L'entrée, à mi-niveau entre les caves, desservies par un escalier droit dans l'axe, et les étages résidentiels planchéiés, rappelle la complexité des circulations dans les maîtresses-tours romanes, par le segment d'escalier droit, intercepté par une herse interne (encore en place), qu'il faut emprunter pour atteindre le départ de l'escalier en vis logé dans un angle. Toutefois, le style des détails à modénatures (cheminées, base de l'escalier) et les embrasures du premier sous-sol, apparemment adaptées à la couleuvrine, ne permettent pas, faute d'indices de reprises, de dater cette tour d'avant le début du XV<sup>e</sup> siècle.

Christian CORVISIER.

Annales

# Historiques compiégnoises

52 F - 8 €

N° 83-84

AUTOMNE 2001

*Cette publication de nos amis compiégnois est en vente à notre siège au prix de 8 euros (envoi postal possible contre 3 euros) ; l'étude porte sur la vie du village depuis l'Ancien régime jusqu'au 20<sup>e</sup> siècle en incluant les personnages qui y ont marqué leur passage. Pour certains de nos sociétaires, elle rappellera l'agréable visite que nous avons faite avec eux le samedi 9 juin dernier.*

## HAUTEFONTAINE XVIII<sup>E</sup> - XX<sup>E</sup> SIÈCLES



ISSN : 0733-0633